

Terrorisme au Nord-Est du Nigéria et asile des migrants forcés sur les Monts-Mandara

Terrorism in North-East Nigeria and asylum of forced migrants in the Mandara Mountains

¹HAROUNA et ²GNEBORA Oumarou

Résumé :

Frontières délimitant le Nigéria du Cameroun, les Mont-Mandara ont historiquement servi les riverains pour des besoins sécuritaires. Négligés et sans intérêts pour les deux gouvernements, ces montagnes sont devenues des sanctuaires pour des « zarguina » et des coupeurs de routes pourchassés de l'un ou de l'autre côté des territoires nigérien et camerounais. Avec la montée en puissance du terrorisme islamiste au Nord-Est du Nigéria, elles font l'objet de convoitises tant par les victimes du terrorisme qui y voient un refuge que pour les forces armées, déterminées à repousser l'ennemi Boko Haram dont les bases-arrières sont dissimulées derrière cet alignement rocheux. Au regard de cette situation, le contrôle des Mont-Mandara sont un enjeu pour les différents acteurs impliqués dans le conflit. Cela nous amène à nous demander quels sont les rôles joués par les Monts-Mandara dans un contexte marqué par des crises humanitaires consécutives aux déplacements inopinés et les violations des droits humains dont sont victimes les immigrés nigériens et les déplacés internes ? Dans une démarche qualitative adossée sur une analyse sociohistorique et des représentations sociales, notre argumentation tient sur des données de terrain collectées par le biais des entretiens semis-directifs auprès de 30 familles réfugiées, 5 chefs de montagne et 5 responsables des ONG humanitaires assistant les réfugiés nigériens à l'Extrême-Nord Cameroun. Dans cette situation d'insécurité, les montagnes revêtent leurs représentations et fonctions d'antan¹. Elles constituent des lieux de refuges temporaires pour de nombreux demandeurs d'asile nigériens fuyant les persécutions de Boko Haram. Car, l'option d'un refuge dans les montagnes est moins risquée que de vivre sur des plaines où des rebelles islamistes réduisent tout en cendres à leur passage. Le relief rocailleux reste donc une zone propice pour se protéger dans la mesure où il est difficile d'accès par les ennemies, les cavernes préhistoriques présentant l'avantage d'être à la fois des boucliers, des cachettes et des lieux de résistance à la fois pour l'armée et les réfugiés.

Mots clés : Nigéria, Cameroun, Mont-Mandara, migrations forcées, terrorisme

Abstract:

Borders delimiting Nigeria from Cameroon, the Mont-Mandara have historically served local residents for security needs. Neglected and of no interest to the two governments, these mountains have become sanctuaries for “zarguina” and highway robbers hunted down on either side of Nigerian and Cameroonian territories. With the rise of Islamist terrorism in north-eastern Nigeria, they are coveted both by the victims of terrorism who see them as a refuge and by the armed forces, determined to repel the enemy Boko Haram whose bases -backs are concealed behind this rocky alignment. In view of this situation, the control of Mont-Mandara is an issue for the various actors involved in the conflict. This leads us to ask ourselves what are their roles in a context marked by humanitarian crises resulting from unexpected displacements and human rights violations suffered by Nigerian immigrants and internally displaced persons? In a qualitative

¹ Périodes marquant le commerce transsaharien, la conquête esclavagiste des grands empires qui s'étaient établis dans le bassin du Lac Tchad, du Jihad et de la colonisation occidentale

approach based on a socio-historical analysis and social representations, our argument is based on field data collected through semi-structured interviews with 40 refugee and internally displaced families in the Far North of Cameroon. In this situation of insecurity, the mountains take on their representations and functions of yesteryear. They are places of temporary refuge for many Nigerian asylum seekers fleeing persecution by Boko Haram. Because the option of a refuge in the mountains is less risky than living on the plains where Islamist rebels reduce everything to ashes as they pass. The rocky terrain therefore remains a suitable area for protection insofar as it is difficult for enemies to access, the prehistoric caves having the advantage of being both shields, hiding places and places of resistance to the both for the army and the refugees.

Keywords: Mount Mandara, forced migrations, terrorism, Nigeria, Cameroon

Introduction

Les razzias et tueries, perpétrées par la secte Boko Haram dans plusieurs villes à l'Est du Nigéria (Christian SEIGNOBOS, 2015a, 2017), ont abouti aux déplacements inopinés des populations à travers la frontière qui sépare le Cameroun du Nigéria à la recherche d'un lieu de refuge. Face aux différents modes opératoires de Boko Haram, les populations sont contraintes à un exode de masse (selon le plan de réponse humanitaire de 2019, la région de l'Extrême-Nord du Cameroun compte plus de 250000 déplacés internes et plus de 100000 réfugiés nigériens) vers des zones sécurisées. À l'intérieur des frontières camerounaises, des déplacés internes se comptent par milliers. Compte tenu du nombre croissant des réfugiés et des personnes déplacées, le gouvernement camerounais a aménagé des sites, notamment le camp de réfugiés de Minawao où résident 56 932 personnes (UNHCR, 2019), la plupart d'entre eux ayant transité par les monts Mandara pour des raisons variées. Depuis le déclenchement des attaques de Boko-Haram en 2013 dans la région de l'Extrême- Nord du Cameroun et le Nord-Est du Nigeria, les monts Mandara ont repris leurs fonctions classiques. Car, autrefois, ils étaient un refuge et une zone stratégique pour les montagnards qui cherchaient à se protéger contre les attaques barbares de l'ennemi d'un côté et lancer une contre-offensive de l'autre côté. Jusqu'à lors, en dépit de la création du camp de réfugiés de Minawao, ils représentent un lieu de refuge de nombreuses victimes de terrorisme, notamment les déplacés internes et les membres de la communauté qui fuient les exactions sporadiques dudit groupe islamiste.

L'intérêt de cette étude réside dans le fait qu'elle montre d'un côté les représentations sociales des monts Mandara et ses différents usages sociaux qui en découlent dans une perspective dynamique en lien avec les conflits et les crises humanitaires qui font l'actualité politique dans cette partie du pays depuis environ une décennie. Il s'agit d'interroger les pratiques à partir de ce que disent et font les populations immigrées en quête d'une stabilité perdue depuis le déclenchement des

hostilités de Boko Haram opérant par des attaques de surprise, prises d'otages, assassinats, exécutions publiques, islamisation forcée, attaque aux mines, incendies des villages (Christian SEIGNOBOS, 2015a, 2015b, 2017). S'il est vrai que ces montagnards ont eu un passé marqué par de multiples annexions du VII^e au XIX^e siècles, notamment dans le cadre du commerce transsaharien d'abord, la traite négrière ensuite et la colonisation enfin, la forme de guerre sur le terrain a radicalement changé de visage car, au regard des récits des militaires en guerre, déplacés internes et immigrants nigériens, les modes opératoires et l'artillerie utilisée est sophistiquée au point qu'on ne peut envisager une comparaison entre ce que furent dans un passé lointain, les guerres civiles, les invasions religieuses et le radicalisme de Boko Haram dans les mêmes régions aujourd'hui. Si le terrain de guerre est resté presque identique de par ses caractères physiques et naturels, sa dimension sociale et anthropologique semble avoir évolué tant il est vrai que les perceptions sociales et culturelles des montagnards à l'égard des monts Mandara ont changé sous la pression des « dynamiques de dedans » et des « dynamiques de dehors » (Georges, BALANDIER, 2004). Par l'usure du temps, les pratiques préhistoriques et même le legs culturel lithique ont cédé place aux nouvelles formes de pensée, rompant ainsi les liens entre les peuples dans leur diversité et les montagnes qui, jadis, déterminaient les manières de penser, d'agir et de sentir de toutes les communautés montagnardes.

Plusieurs facteurs ont facilité la déperdition progressive des valeurs, codes, croyances et représentations sociales et culturelles des peuples à l'égard des monts Mandara. Malgré l'effritement de l'éthos construit étroitement sur les influences mutuelles entre montagnes et montagnards, la majorité des jeunes, où qu'ils se soient, en migration ou sédentarisés sur les montagnes ou aux piedmonts, continuent à croire au pouvoir sacré des montagnes (ALAWADI ZELAO, 2017a). Si dans les pratiques quotidiennes cela ne se ressent pas toujours, le retour aux traditions se fait bien sentir lorsqu'on est en difficulté, c'est-à-dire au moment où les pratiques modernes ne sont pas des solutions idoines aux problèmes individuels et collectifs posés par les membres de la communauté. La descente sur les montagnes est alors considérée par certains conservateurs comme une "descente aux enfers" car, l'authenticité des pensées et pratiques qui structurent l'existence du montagnard au sens propre ou figuré, s'enracinent dans les profondeurs de chaque montagne où prédominent tels modes de pensée, tels types d'organisation et de fonctionnement. Considérée comme une sorte d'erreurs à rectifier, la vie sur les plaines inscrit les paysans dans un circuit constant d'aménagement et déménagement, tantôt sur les montagnes,

tantôt sur les plaines à la recherche du bien-être, assimilable aux montagnes dans certaines circonstances. Cette instabilité traduit clairement l'insatisfaction des gens à vivre sans repères initiaux, négligés, abandonnés ou violés à la faveur des civilisations étrangères et modernes. Pie, l'Etat, depuis son institutionnalisation, a favorisé un climat de paix ayant mis un terme aux guerres ethniques au cours desquelles les montagnes ont souvent joué de multiples rôles. Annie LEBEUF (1959) va dans ce sens lorsqu'elle note à propos des Hadjeray que : « Actuellement, l'originalité de leur culture tend à disparaître ; n'ayant plus à craindre les razzias et les pillages, un grand nombre d'entre eux abandonnent leur type d'habitat et redescendent dans la plaine où ils se mêlent aux Arabes, et les formes extérieures de l'Islam tendent à recouvrir de plus en plus leurs anciennes institutions. »

En fait, les monts Mandara ont fait l'objet de nombreuses curiosités scientifiques, lesquelles ont exploré le milieu physique, examiné le mode d'organisation et de fonctionnement des montagnards, étudié l'histoire d'occupation et du peuplement des terroirs par les différents groupes ethniques. Ainsi, économie domestique et agraire, démographie, politique, art, croyance religieuse, fêtes culturelles, pratique divinatoire, rituels initiatiques et de protection etc. ont constitué des centres de réflexion des éminents chercheurs. Au sujet des crises, des migrations et d'asile dans les monts Mandara, plusieurs études montrent que les massifs n'étaient neutres quand il s'agit de parler des conflits interethniques. Car, en dehors d'être un habitat naturel, ils constituaient un refuge et une zone stratégique de positionnement pour contrer l'ennemi. A ce sujet, étudiant l'histoire précoloniale de la société matakam, Jean Yves MARTIN (1973) affirme que « depuis le XI^e siècle, époque de la conversion des Kanembou à l'Islam, jusqu'à la révolte des Peuls, toute la zone au sud-ouest du lac Tchad a été l'objet de bouleversements sociaux, d'éclatements d'ethnies, de brassages, de fusions, de migrations vers les massifs-refuges. » (p.221) Dans les faits, les peuples montagnards ont connu une trajectoire historique identique en ce sens que, selon Jean-Claude FROELICH (1968) « Presque tous déclarent être des peuples refoulés, obligés de se réfugier dans les massifs montagneux inhabités ou, le plus souvent, déjà occupés. Partout les montagnes ont servi d'abri et de forteresses naturelles aux peuples qui fuyaient devant des guerriers mieux armés ou qui refusaient une assimilation culturelle assortie d'une sujétion politique. » (p. 40)

Les monts Mandara, si divers qu'ils soient, ont eu des objectifs proches l'un de l'autre, car d'un sommet à un autre, les représentations, les fonctions, les rôles et les différents usages sociaux que

les différents peuples en ont fait dans leur histoire se ressemblent et tous ont été gouvernés par les mêmes instincts, idéologies et aspirations. Pour tout dire, en reprenant Antoinette HALLAIRE (1975) traitant de l'habitat d'une montagne-refuge parlant des monts Mandara,

Les montagnes ont en effet servi de refuges, de bastions défensifs, aux populations voulant échapper aux razzias d'esclaves et à la domination des empires qui se sont succédés, ou juxtaposés, dans cette partie de l'Afrique. Pendant une période plus ou moins longue de leur histoire, leurs habitants ont vécu sur la défensive, coupés du monde extérieur et en état d'hostilité avec lui. Bloqués sur les massifs où ils s'enracinaient, leur densité augmentait parfois jusqu'au surpeuplement, tandis qu'ils restaient à l'écart des grands courants (l'Islam notamment) qui transformaient leurs voisins de la plaine. (p.1)

Aujourd'hui, comment sont perçus les monts Mandara à l'heure qu'ils sont à nouveau sollicités par les immigrants nigériens et les déplacés internes dans une guerre d'un autre genre ? Quels sont les rôles sociaux des massifs des monts Mandara au moment où ils exercent un fort attrait sur les victimes fuyant les persécutions du Boko Haram ? Bien que les monts Mandara furent utilisés autrefois dans des circonstances similaires à ceux du présent, il faut toutefois reconnaître qu'aujourd'hui, ils continuent à jouer les mêmes rôles : liberté, habitat-refuge, autel, espace divinatoire (pour les réfugiés et les déplacés internes) et zone stratégique d'observation, de collecte d'information et de réplique pour les acteurs au front (les comités de vigilance et les forces armées).

Le présent travail met en exergue les fonctionnalités historiques des montagnes dans les sociétés camerounaises en se focalisant sur le cas des monts Mandara. Mais aussi, cette étude permet d'appréhender les montagnes comme un élément important de résilience des immigrants nigériens. Alors que la perte de la conception des montagnes-refuges pour les populations riveraines dans le contexte des attaques extérieures avait restreint la recherche à l'étude des déguerpissements ou des descentes dans les plaines et des migrations des montagnards dans le contexte de surpeuplement, de stabilité politique, d'urbanisation et de modernisation des sociétés, la reprise de l'insécurité d'un autre genre dans la région donne à renouer avec l'étude des montagnes comme zone refuge et stratégique. Poursuivant la démarche thématique-chronologique, cette recherche présente d'abord les usages socio-historiques des Monts-Mandara avant les attaques de Boko-Haram, ensuite des perceptions actuelles des montagnes pour les clans riverains et enfin des rôles des monts Mandara dans la protection et la sécurisation des réfugiés Nigériens et des personnes déplacées internes.

1. Démarche méthodologique

Dans une approche strictement qualitative, nous avons étudié le rôle joué par les montagnes dans le processus de sécurisation et d'asile des victimes des exactions de Boko Haram, spécifiquement des immigrants nigériens. Les populations ayant participé à l'étude ont été sélectionnées à partir d'un échantillonnage qualitatif à choix raisonné. 30 chef(fe)s de famille en migration forcée, 5 chefs de montagne et 5 responsables des institutions humanitaires ont participé à l'étude. Les chefs de familles qui nous ont fournis des informations se recrutent parmi les migrants étrangers ayant passé des jours ou des mois dans les différents camps ou sites de transit avant leur transfèrement au camp de Minawao. Leurs profils et leurs itinéraires, explorés à partir de l'exploitation des fiches d'enregistrement et la motivation à la demande d'asile ont facilité leur l'identification. Leur quotidien et leur histoire de vie dans les montagnes, leurs expériences migratoires constituent des bases des données de terrain très enrichissantes pour mieux comprendre les perceptions sociales des monts Mandara qu'ils ont traversés et habités dans un contexte marqué par la crise sécuritaire. A partir des entretiens semi-directifs, nous avons collecté des données factuelles qui nous ont permis d'appréhender les représentations sociales qu'ont les immigrés nigériens des montagnes, espaces privilégiés de refuge par les montagnards. Les entretiens d'une durée approximative de quarante-cinq minutes étaient de type semi-directif et s'amorçaient par trois questions ouvertes, offrant suffisamment de liberté aux répondants pour que leurs réponses puissent servir de support d'analyse. Après la phase de recueil des données, nous avons procédé à la retranscription de quarante entretiens. De cette retranscription s'est opérée une analyse qualitative fondée sur une analyse thématique de contenu reposant sur la transposition d'un corpus donné en un certain nombre de thèmes récurrents et représentatifs de ce corpus, et ce, en fonction des objectifs poursuivis par la recherche. De ce travail de thématization par codification est établie une représentation synthétique des tendances saillantes du phénomène étudié.

Notre argumentaire se situe entre deux postures théoriques : l'approche socio-historique et la théorie des représentations sociales. Selon Gérard NOIRIEL (2006)

la socio-histoire a délimité sa propre sphère d'activité en reprenant aux historiens leur définition du travail empirique, fondé sur l'étude des archives, destiné à comprendre et non à juger les actions humaines. Elle a repris aux sociologues le but même qu'ils s'étaient fixé : étudier les relations de pouvoir et les liaisons à distance qui lient les individus entre eux ». (p.14)

Par cette démarche, « le socio-historien veut mettre en lumière l'historicité du monde dans lequel nous vivons, pour mieux comprendre comment le passé pèse sur le présent » (p.4), note – t- il.

L'approche socio-historique nous permet de comprendre la place des montagnes dans l'histoire des montagnards, mais surtout les liens avec les pratiques contemporaines, notamment à l'ère du terrorisme. Or, d'après Serge MOSCOVICI (1961), « les représentations sociales sont des formes de savoir naïf, destinées à organiser, les conduites et orienter les communications » (p.39). La psychosociologue Denise JODELET (1989) lui emboîte le pas lorsqu'elle affirme que « la représentation sociale est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (p.5). En fait, la théorie des représentations sociales rend plutôt compte des perceptions qu'ont les réfugiés des monts Mandara qu'ils occupent temporairement (transit) au début de leur exil au Cameroun avant d'être transférés dans le camp de Minawao, officiellement créé pour les abriter. Les idées qu'ils se font des montagnes découlent des perceptions, des usages et des pratiques historiquement construits par les populations d'accueil qui les ont assistés et protégés dans les montagnes contre les ravisseurs du Boko Haram.

2. Résultats

Cette étude portant sur les rôles des monts Mandara à l'ère du terrorisme islamique montre bien que leurs fonctionnalités traditionnelles, bien qu'effritées par le temps, sont permanentes. A cette ère marquée par les crises sécuritaires orchestrées par la secte islamique Boko Haram, tant au Nigéria qu'au Cameroun, des milliers de migrants et les déplacés internes prennent d'assaut les montagnes où ils trouvent provisoirement refuge par l'accompagnement des populations d'accueil qui se servent d'elles dans des circonstances particulières et troubles depuis des périodes ancestrales

2.1 Usages socio-historiques des monts Mandara avant l'avènement de Boko-Haram

2.1.1 Les monts Mandara : lieux de refuge pendant les périodes de crise

Les monts Mandara sont un ensemble de plateaux et massifs granitiques et volcaniques d'une altitude moyenne de 900 m, situés entre 9 ° et 10 ° Nord, 13 ° et 14 ° de longitude Est. Ils constituent une région essentiellement montagneuse qui s'étend, sur un axe nord-sud, le long de la frontière avec le Nigéria entre le bourg de Mora et la rivière Bénoué (Seignobos C., 1982). Ils sont habités depuis des siècles par une mosaïque d'ethnies (Mafa, mada, Zoulgo, Kapsiki ...) dont leurs migrations sont liées à l'évolution environnementale et politique de la région. Face au développement des États esclavagistes du X^e jusqu'au début du XVI^e siècle dans le bassin du Lac Tchad devant lesquels les populations non musulmanes étaient une cible privilégiée (Jean VOSSART, 1953), les monts Mandara étaient un espace pour échapper aux razzias, à la conquête

et la domination coloniale allemande et française (Jean VOSSART, 1953). Depuis l'émergence du royaume de Kanem au XIII^e siècle jusqu'à l'occupation européenne au XX^e siècle en passant par l'hégémonie du Borno au XVI^e siècle, du Wandala et Peuls respectivement aux XVIII^e et XIX^e siècles, les monts Mandara étaient des montagnes refuges d'une part, des forteresses défensives et des milieux de liberté pour les habitants de la région d'autre part (Christian Seignobos, 2015).

Du XII^e au XIX^e siècle, le Sud du bassin du Lac Tchad est sous l'emprise de grands royaumes islamiques : Kanem, Bornou, Wandala et Peul (Jean BOUTRAIS, 1970 ; Jean FOURNEAU, 1938, Jean VOSSART, 1953). Engagés successivement dans leurs politiques expansionnistes et dans les commerces transsaharien et transatlantique, ces derniers organisent des raids esclavagistes à l'égard des communautés non musulmanes qui constituent des réservoirs d'esclaves. Pendant 7 siècles, les populations locales ont vécu dans une insécurité incessante ayant conduit à leurs dispersions dans des plaines inondables et les zones des montagnes, notamment les monts Mandara (Jean BOUTRAIS, 1970). Dans ce contexte, les monts Mandara accueillirent différentes populations d'origine diverse. Ils se sont transformés en un milieu d'accueil et d'organisation des civilisations en provenance des plaines. C'est donc à partir du XII^e siècle que les monts Mandara accueillent les premières vagues migratoires à la recherche d'un refuge en provenance des plaines. Elles se constituent des Mafa, qui sont des descendants des Sao, dont leur localisation se situe dans les départements de Logone et Chari actuel, des Mada, Zoulgo et bien d'autres (Christian SEIGNOBOS, 1982).

Après son islamisation au XI^e siècle, le royaume du Kanem, déterminé d'assurer son hégémonie, s'engage à alimenter en esclaves le circuit du commerce transsaharien. Il organise ainsi des raids esclavagistes en direction de ses territoires voisins et en particulier vers le sud du bassin du Lac Tchad. À son apogée au XIII^e siècle, le royaume du Kanem s'étend jusqu'aux frontières des monts Mandara. Ce qui signifie que le territoire de « chasse à l'esclave » allait au-delà du Mandara, et si les païens des monts Mandara en ont été affectés, les païens de plaine n'en ont, au pire, ressenti que le contrecoup. Face aux pressions guerrières, nombre d'ethnies s'enfuient sur les montagnes leur servant de refuge. L'expansion du Kanem provoque la fuite d'autres ethnies vers les hauts plateaux, à l'instar des Podokwo, des Ouldémé. Ayant accueilli des réfugiés de la partie septentrionale en quête de sécurité, les monts Mandara apparaissent comme une échappatoire aux futures invasions du royaume de Bornou, à partir du XIV^e siècle.

Avec l'expansion du royaume de Bornou, le flux des fuyards sur les monts Mandara prend une proportion importante. L'organisation régulière des raids esclavagistes du Bornou poussa les populations non musulmanes vers les zones de refuge des hauts plateaux. Marquant leur intérêt pour les esclaves, l'expansion du Bornou se faisait aux dépens de celles-ci. Les tribus locales n'eurent donc pas de choix que de s'enfuir sur les hauts plateaux. Sous la pression du royaume de Bornou au XV^e siècle, les Maya quittent Igzkoïaéoué et s'installent à Kéraoua puis de Kéraoua à Doulo. À la suite des multiples expéditions militaires à la fin du XVI^e siècle avec Idriss Alaouma au sommet de l'hégémonie de l'empire, les Marghi migrent vers le sud, le long de la bordure occidentale des monts Mandara où la plupart des peuples non musulmans trouvèrent refuge dans les hautes terres. Cette période marque le peuplement continu des monts Mandara (Christian SEIGNOBOS et Olivier IYEBI-MANDJECK, 2000).

Dans ses multiples expéditions entre le XVII^e-XVIII^e siècle, le royaume Wandala a refoulé vers les montagnes de nombreux peuples. Occupant les plaines de Doulo au XVII^e siècle, les Maya furent refoulés vers les monts Mandara jusqu'à Mangafé. Il s'agit de clans ourza, mboku et molkwa (Jean Vossart, 1953). Animiste et vassal du Bornou jusqu'au XVII^e siècle, le royaume de Wandala envoyait annuellement aux souverains bornouans un tribut d'esclaves qu'il capturait au sein des contrées montagnardes. Après son islamisation à la fin du XVIII^e siècle, le Wandala organisa fréquemment les incursions esclavagistes dans les montagnes (Van Santen, 1993). L'islamisation et l'expansion du Wandala, à la fin du XVIII^e siècle, renforcent l'attachement des montagnards à leurs sommets pour échapper aux incursions esclavagistes (Jean Boutrais, 1970).

C'est à partir des plaines orientale et septentrionale, c'est-à-dire à partir des régions qui étaient respectivement sous l'hégémonie des royaumes du Kanem, du Baguirmi et du Bornou qu'ils ont été peuplés (Bernard JULLERAT, 1971). La partie centrale des monts Mandara, notamment les monts kapsiki et bana ont accueilli lesdites ethnies venant de la partie occidentale, tandis que la partie septentrionale, à l'exemple des monts podokwo furent peuplés par celles venues du nord (Mafa, Mofou, Podokwo, Mora, Vamé, Mbrémé, Ouldémé, Mada, Zoulgo, les Guemzek, les Mbokou, les Mouyeng, les Mokyö).

En conclusion, depuis la mise en place du Kanem jusqu'à la fin du royaume de Mandara, les monts Mandara étaient considérés comme des refuges. Beaucoup de facteurs analysés par la suite, leur permettent d'assurer cette fonction.

Premièrement, les monts Mandara et ses hauteurs escarpées offrent un refuge aux populations fuyant le danger.

Deuxièmement, les plateaux internes qui se succèdent au centre des massifs sur toute leur longueur avec une altitude moyenne de 750 m offrent aux populations riveraines une position stratégique leur permettant de contrôler le territoire et l'arrivée des armées esclavagistes. La localisation des habitats sur les hauteurs (tête de valons, hauts de versants) permet d'être le plus loin possible des plaines et des vallées par où venaient les raids.

Les habitats les plus hauts se présentent sous forme d'une série de nébuleuses et séparés les uns des autres par des vallées inoccupées. Difficilement accessibles, les massifs avaient principalement pour avantage d'être peu accessible. En effet, les cavaliers, si puissants en plaine, perdaient beaucoup de leur mobilité en ces lieux accidentés et préféraient même parfois l'éviter.

Quatrièmement, les hauteurs bénéficient d'une pluviométrie dépassant parfois 1000 mm par année. Véritables topo-climats par rapport aux 750 à 800 mm de pluie en plaine, ces hauts plateaux permettent ainsi une agriculture florissante. La présence de bons sols riches en minéraux (Seignobos, 1982) et faciles à travailler a également permis d'accueillir des populations conscientes du potentiel économique de ce massif. Les horizons d'altération se déclinent généralement ainsi : la couche la plus profonde est une arène très grossière, entourée d'argile rouge, sur laquelle se développe une couche sablo-argileuse rougeâtre, caractéristique d'un sol fortement ferrugineux. Une végétation soudanienne discontinue, composée notamment d'*Isobertia doka*, de *Daniellia oliveri* ou d'*Acacia albida*, caractéristique en outre de ces plateaux bien exposés aux vents humides du sud-ouest favorise l'établissement humain.

Pendant neuf siècles environ, les monts Mandara sont des lieux de refuge et d'accueil pour des victimes de grandes expéditions militaires esclavagistes des royaumes soudano-sahélien un scénario qui a perduré jusqu'au XIX siècle avec la conquête islamique de l'Extrême-Nord du Cameroun.

2.1.2 Les monts Mandara : Relief défensif et de résistance contre le djihad

Dès le déclenchement de la conquête islamique au Nord-Cameroun, les populations locales étaient en proie aux violences perpétrées par les islamo-peuls. Face à cette insécurité, les populations riveraines ont mis à contribution les montagnes des monts Mandara pour se défendre ou résister.

À partir du début du XVIIIe siècle, les populations locales du Nord-Cameroun sont victimes des invasions peules. Comme ses prédécesseurs, les islamo-peuls s'imposent à elles par la violence. Jusqu'à la fin du siècle, les islamo-peuls ont pris le pouvoir dans la région septentrionale.

Déterminée de soumettre toute la région du Diamaré à leur commandement, les Peuls se livrèrent à des luttes sanglantes par l'envoi des expéditions militaires esclavagistes contre les populations locales. Après avoir conquis Marva la ville actuelle de Maroua, l'un de leurs principaux pays en 1808, les Guizigua abandonnèrent la plaine fertile pour se cacher dans les contreforts rocheux du Mandara. D'autres peuples (Guisiga, Mofou) localisés au pied des massifs se réfugient de façon temporaire sur les rochers ou se fortifient en bas des massifs. Des populations non musulmanes de plaine ne pouvant résister aux expéditions guerrières et après la défaite, trouvaient un abri sur des massifs-îles (Guisiga-Bimarva). Des survivants au massacre cherchaient un asile sur d'autres massifs ou fondaient de nouvelles colonies en brousse, par exemple sur un piton dominant un plateau ou une plaine. Après leurs heurts, ils repoussent certains clans comme les Jélé et les Ninéo du massif Mbezan. Des Merkandié venus aussi de Soulédé chassent du massif Médégouèr les Gwodala partis au Nigéria. Au nord des massifs Moskota, les Jélé de Soulédé, les Moulgoudjé de Ziver, les Vrédeké des environs de Roua refoulent au Nigeria les Guelabda. Des Mbezom d'origine Guisiga quittent le piton de Galdala pour s'installer sur les massifs Djingliya et Médégouèr. Les habitants des massifs Wazang, Douroum et Douvangar, voire tous des clans qui détenaient les chefferies (les Herketché à Wnzang, les Mandza à Douroum, les Douvangar) vivaient autrefois dans la plaine du Diamaré en particulier sur la colline de Makabaï. Du nord au sud, nous passons progressivement de vrais montagnards à un peuplement des massifs ou de leurs lisières par des groupes chassés de la plaine. De nombreuses populations se sont agglomérées dans la contrée de Roum à l'écart du commandement peul. Les Peuls établirent par les armes leur domination sur tout le pays, mais ne réussirent jamais à déloger les ethnies non musulmanes de leurs retraites fortifiées (Fourneau, 1938). Les lamidats peuls ont toujours buté sur les massifs. Même à leur apogée à la fin du XIX^e siècle et début du XX^e siècle, ils n'exercèrent aucune autorité sur les massifs voisins (Jean BOUTRAIS, 1970).

Le compartimentage de l'espace par le relief, l'utilisation aisée du relief pour la défense de chaque massif conduisent à un émiettement des groupes ethniques sans commandement politique central. Grâce à ces montagnes, la conquête coloniale occidentale ne parvint pas à mettre un terme à cette liberté dont jouissent les populations locales installées dans le massif de montagne.

2.1.3 Les monts Mandara : zone de protection et de liberté face à la colonisation européenne

Malgré la conquête du Nord-Cameroun au début du XX^e siècle, l'Allemagne et la France eurent des difficultés à soumettre les populations des monts Mandara. Refusant le discours centralisateur

et s'étant établi dans un paysage peu accessible, mais prometteur d'une vie libre et égalitaire, les montagnards résistèrent à l'ordre colonial pendant environ un demi-siècle.

Au début de l'occupation coloniale, les administrations allemande et française instituèrent un système d'administration indirecte, plaçant les non-musulmans sous le contrôle de leurs anciens ennemis Peuls (Christian SEIGNOBOS et Olivier YEBI-MANJECK, 2000 ; ALAWADI ZELAO, 2017). Cette politique de gouvernance s'accompagna de violences si bien que des vagues successives de migrants retranchés dans les principaux sites défensifs que sont les montagnes se renforcèrent dans les monts Mandara. Ce découpage territorial n'a pas pris en compte l'existence des groupements païens demeurés indépendants. Comme conséquence, les tribus non musulmanes et en particulier les montagnards organisèrent des attaques contre les convois des administrateurs et des Peuls. Dans les monts Mandara, les populations refusèrent de reconnaître l'autorité du colonisateur. En 1929, le chef Kotchélé de Mayo-Ouldémé avait refusé tout contact avec le capitaine Vallin qui passa deux jours dans son village, une situation qui créa une hostilité violente de l'autorité française à l'endroit des Mada (DEUSSOM NOUBISSIE, 2004). Ces cas étaient légion dans les monts Mandara. Ils s'opposèrent à toute initiative coloniale (recensement et impôt). C'est grâce à leur installation dans les hautes terres que ces ethnies étaient en marge de l'ordre colonial.

En conclusion, de par leurs hauteurs gigantesques, les monts Mandara ont accueilli de nombreuses migrations d'ethnies fuyant les expéditions esclavagistes des grands royaumes islamiques soudano-sahéliens. Elles leur ont servi d'asile et un lieu défensif contre la conquête peule et européenne dans la région. C'est avec la reprise de la sécurité dans la région et la mise en place de la politique de descente en plaine initiée à la fin de l'occupation française en 1960 et poursuivie par le gouvernement camerounais que certains locataires des Monts-Mandara ont commencé à occuper les plaines. Mais avec l'avènement des attaques de Boko-Haram, ces hautes terres reprennent leur fonction de refuge et de défense.

2.2 Les Monts-Mandara, représentations sociales et asile des réfugiés nigériens au Cameroun

Depuis le déclenchement de la crise au Nord Est du Nigéria, les montagnes-frontières entre le Cameroun et le Nigéria sont à nouveau devenues un site de refuge pour les migrants. Si les perceptions à l'égard des montagnes ont varié depuis la fin des hostilités entre les peuples et les conquérants étrangers, les montagnards continuent à donner un sens aux liens qu'ils entretiennent

avec des montagnes sans lesquelles ils n'ont pas d'existence. Par transmission intergénérationnelle, elles sont aujourd'hui un legs laissé par les générations antérieures représentant un grand symbole et site mémoriel où des rites et culturelles ne cessent d'y être pratiqués, sans oublier les différents usages qu'en font les populations riveraines avant le déclenchement subit de la crise du Boko Haram.

2.2.1 Les représentations des Monts-Mandara pour la communauté hôtes et les réfugiés nigériens

Les Monts-Mandara, constituent des sites d'habitation naturels autour desquels est établie une organisation socioculturelle, politique et économique solide et spécifique à chacune des identités montagnardes, distinguables par une dénomination, un chef politique et un aumônier, intermédiaire entre l'au-delà et les vivants. Diversement qu'ils se présentent physiquement et leur gestion variant d'une tribu propriétaire à une autre, ces massifs rocheux, constituant la chaîne montagneuse séparant le Nigéria du Cameroun, est un bloc unique au regard des représentations et les usages sociaux qu'ils incarnent depuis leur apprivoisement. Les monts Mandara sont perçus différemment d'un contexte à un autre, d'une époque à une autre. Mais, depuis les temps anciens à nos jours, par le biais de la transmission intergénérationnelle, les montagnes ont une double dimension stratégique et symbolique, cette dernière se rapportant notamment aux représentations qui organisent l'occupation de ses espaces (GIGLA GARAKCHEME, 2017). On y distingue des lieux à la fois des rites, du magico-religieux, des pratiques sociopolitiques, socioéconomiques, socioculturelles et culturelles.

En effet, les monts Mandara, dans leurs multiplicités et leurs diversités sont des espaces sacrés et vénérés. Ils sont des lieux de culte où sont implantés les temples d'adoration des divinités et des ancêtres dont les souvenirs et les mémoires déterminent des pratiques culturelles essentielles de toutes les communautés montagnardes. De toutes les époques, ses occupants voient en elles une source de protection singulière et permanente et y font recours tant en temps de guerre qu'en temps d'allégresse. Il se dégage des interactions entre montagnes et population, une énergie invisible, mais caractéristique de l'existence et de la perpétuation des us et des coutumes déterminant l'action sociale individuelle et de groupe. L'environnement rocheux et montagneux donne un sens à l'existence des montagnards qui trouve une interprétation au vécu des groupes. Pour dire, il y a une communication entre la nature et les montagnards, car loin d'être une simple superposition de cailloux, les montagnes qui s'étalent en longueur et en hauteur sur les populations, sont

personnifiées et ont un pouvoir inébranlable qu'ils définissent et orientent les rapports sociaux entre les membres de la communauté et les étrangers. Bref, les monts Mandara ont un rapport d'influence mutuelle avec ses habitants, leurs liens de proximité étant ancrés dans une sorte de parentage ancestral déterminant ainsi leur identité.

La sacralisation et la personnalisation des montagnes semblent trouver sa raison par le fait qu'elles garantissent protection et sécurité à ses occupants. Malgré leur caractère rocailleux, elles regorgent naturellement des sources d'eau à boire, des arbres fruitiers desquelles proviennent des légumes pour l'alimentation humaine et animale. Elles sont de ce fait des lieux propices pour les activités de cueillette et de ramassage sans oublier le développement de l'agriculture céréalière, base de la production de subsistance et de l'économie des ménages. Les plaines des environs sont mises à contribution dans la mesure où elles sont occupées par des champs et sont des zones de pâturage par excellence pour des paysans qui embrassent plusieurs activités à la fois. Dans tous les cas, pour les montagnards, les massifs rocheux sont une source intarissable de richesses matérielles et humaines. Avec la modernisation et les progrès réalisés dans le domaine de l'agriculture et d'élevage, plusieurs montagnes sont dénommées par ses occupants, à tort ou à raison, « hosséré chédé » (montagne des richesses [argent]), tant il est vrai que le patrimoine économique des payants qui y résident sont dérivés du pouvoir spirituelle et surnaturelle des montagnes qui ouvrent les portes du succès à plusieurs membres de la communauté. Il n'est pas rare d'entendre que la richesse d'un x ou y lui provient de sa rencontre avec une « fée », considérée par les logiques locales comme une force supranaturelle pouvant influencer positivement l'avenir des gens. La suprématie économique des montagnards sur d'autres peuples de la région vient donc du sacre du relief qui est favorable à leur épanouissement, la nature leur offrant plusieurs opportunités pour se départir des contraintes à la fois alimentaires et expansionnistes des étrangers.

Par ailleurs, les montagnes sont des espaces réservés et privilégiés des populations autochtones chassées des plaines et envahies par des peuls. Elles sont à cet effet l'incarnation du pouvoir autochtone et traditionnel inviolable par quiconque. Ce pouvoir est donc matérialisé par ce relief rocheux où prédomine des dynasties royales, ancrées dans une sorte de tradition mythique et mystique défiant toute autre forme d'autorité. Dépositaire de la tradition de manière globale, le chef et sa suite fait respecter toutes les manifestations. Car, des autels y hissés et des sacrifices se suivent le long de l'année en fonction des prédictions et les expressions des événements heureux ou malheureux. En temps de guerre ou de crise, fusse-t-il une crise sanitaire, des rituels sont

pratiqués et des prières adressées aux noms des dieux des ancêtres. Il s'agit en fait d'invoquer le pouvoir indéfectible des montagnes au service de la protection de ses enfants (montagnards) en danger. S'il y a de doute pour quiconque à croire à cette toute puissance des montagnes, ses habitants ou ses propriétaires en sont convaincus dans la mesure où ils pensent être protégés en périodes difficiles comme cela fut aux temps de leurs ancêtres. En fait, en dehors d'être vénérées, ces monts Mandara sont personnifiées, du moins humanisées dans un contexte où elles communiquent avec les montagnards et participent quotidiennement à leur bien-être. L'attachement des montagnards aux représentations sociales et culturelles construites autour des montagnes, le respect des codes et valeurs prédéfinis par les ancêtres, placent les montagnes au centre de leur vie tant il est vrai qu'ils font recours à elles en toutes éventualités.

L'observation des monts Mandara, théâtre du conflit du Boko Haram, montre à suffisance que ses abords sont des lieux d'insécurité, dangereux et à haut risque où des tueries de masse et des kidnappings sont fréquents. Comme par le passé, les montagnes sont sollicitées d'abord par les populations locales qui, en dehors de s'y réfugier, cherchent à comprendre davantage les raisons de la crise tout en invoquant les dieux des ancêtres pour leur protection. Si un face à face avec les affidés du Boko Haram n'est pas toujours envisageable par les montagnards au regard de la nature du conflit et des moyens de guerre utilisés par les adversaires, il n'en demeure pas moins qu'ils soient en alerte afin, non seulement de se cacher, mais aussi de renseigner les forces de maintien de l'ordre présent sur le terrain de conflit. En fait, dans le contexte actuel, il n'y a véritablement pas d'opposition entre les montagnards et les adeptes de la secte islamique Boko Haram. Par conséquent, les techniques adoptées sont loin d'être identiques à celle qu'ont utilisées leur aïeux pour faire face aux cavaleries peules ou aux missions colonisatrices allemandes et françaises. Aujourd'hui, les guerriers sont représentés dans la communauté montagnarde par des membres des différents comités de vigilance qui utilisent les sommets des montagnes pour scruter les mouvements des bokoharamistes afin d'alerter les populations à fuir par des sifflets et des trompettes comme cela avait été par le passé. Jusqu'à maintenant, le caractère sacré de la montagne est permanent. Les membres des comités de vigilance continuent à y recevoir des amulettes de protection et des « sacrements » culturels pour échapper à la vue et au pilonnage de l'ennemi.

De nos jours comme de tous les temps, les peuples des monts Mandara, dans leur imaginaire sociale et culturelle, croient à la toute-puissance des montagnes qui incitent peurs, confiances, méfiances, protections et sécurités. Bref, il est un espace exceptionnel, hors du commun qui donne

sens à la vie et à la mort. Les montagnards y sont attachés au-delà de les personnifier. Ce mariage entre les communautés montagnardes et leur montagne se traduit par ces propos de Serge MORIN (2001) « Comme le massif est le village et comme les hommes sont enfants des rochers, l'assimilation des hommes à leur montagne est totale et globale. L'individu n'existe pas en dehors du village et de son rocher » (p.336). Cette posture n'est pas loin de l'analyse que fait Antoinette. HALLAIRE (1991). Selon cet auteur, « le mot signifiant montagne ou massif implique en outre l'idée d'espace humanisé, socialisé, habité. Il désigne la communauté humaine habitant le massif ou le quartier. Inversement, le mot plaine est également employé pour désigner une brousse, un lieu vide d'hommes, étranger » (p.46). Les monts Mandara est pour l'essentiel une coexistence de l'au-delà et des hommes. Pour Christian SEIGNOBOSS (1982), dans les monts Mandara, " la stabilité des autels et lieux sacrés chez les montagnards est en accord avec celle du terroir et de l'habitat, et marque ainsi la différence avec la plaine " qui, pour eux, est" un lieu religieusement vide ". Malgré que ces montagnards séjournent depuis des années sur des plaines, nonobstant leur islamisation et leur christianisation, le cordon ombilical qui les lie aux montagnes ne semblent pas être rompu. Car, en dehors des générations de corps qui continuent d'y être enterrés sous des rochers mythiques et totémiques, ils font allégeance aux gardiens des traditions qui, malgré la pression sociale, ont réussi à y résister, sauvegardant des relations avec des divinités logés dans endroits historiquement sacrés.

En d'autres termes, la montagne est porteuse de nombreuses significations ; elle concourt à façonner les identités tout en s'appuyant sur l'histoire et les éléments patrimoniaux dont les indices et les traces sont encore bien visibles de nos jours. Montagnes et montagnards mènent une vie harmonieuse car, les autochtones, y reviennent régulièrement pour des pratiques culturelles et cultuelles dont les seuls référents sont les initiés, détenteurs des pouvoirs mystiques. Les montagnards des monts Mandara s'identifient à leur montagne, s'organisent politiquement, culturellement, économiquement et cultuellement par rapport à son immensité, sa proximité avec les plaines, les piedmonts ou des reliefs de même nature. Plus la montagne est haute, plus elle est révélatrice de sens et de significations étant donné que, quelles que soient les communautés montagnardes, de vastes autels pour des sacrifices individuels et collectifs occupent les sommets des massifs rocheux. Historiquement chargée, les Monts-Mandara assument des fonctions de montagne-bouclier, de montagne-sacrée, de montagne-icône et de montagne-refuge.

2.2.2 Les Monts-Mandara : itinéraires migratoires rassurants des demandeurs d'asile nigériens au Cameroun

Secouées par des menaces multiformes de Boko Haram, les populations de plusieurs villages de l'Est du Nigéria ont fui pour se réfugier au Cameroun. Il s'agit des villages de la zone contrôlée par Boko Haram, notamment celle située à proximité des frontières internationales, non loin de l'espace placée sous son influence du côté du Cameroun. En raison de leurs proximités avec les épicentres des conflits sur la côte Est-Nigériane et des rapprochements ethnolinguistiques, socioculturelle et sociohistoriques, plusieurs villes camerounaises sont envahies par des demandeurs d'asile, avides de paix et de sécurité. Leur déplacement a suivi deux principaux axes. La recrudescence des attentats dans les localités de Maiduguri, Dikwa, Garoua et les frappes momentanées dans les villages environnant le lac Tchad (Kulkawa, Monguno, Marte, Wulgo et Ngala), ont drainé des milliers de nigériens vers les villes camerounaises comme Makari, Fotocol, Hilé-Halifa, Koussérie et Waza. Ce parcours migratoire ne se s'arrête pas là pour bon nombre qui, pour des raisons d'insécurité dans les premières villes d'accueil au Cameroun, envisagent se réfugier aux camps de Baga Sola ou de Kanganom (Tchad) ou celui de Minawao (Cameroun).

La deuxième vague de migration forcée en provenance du Nigéria passe de manière systématique par les Monts-Mandara. Ils sont originaires pour la plupart des localités de Gwoza, Madagali, Michika, Mubi et Chibok. Emprunter cet itinéraire montagneux où sont établis des villages tels que Mokolo, Mora, Am-chidé, Kerawa, Koza, Waza, Banki offre aux fugitifs des opportunités, non seulement de se cacher dans des endroits difficiles d'accès aux membres de Boko Haram qui opèrent promptement par des motos, mais aussi de scruter, perchés au sommet des montagnes, leurs mouvements et ceux de l'armée de la coalition. Cette traversée à pied dans une zone accidentée et rocailleuse, si pénible qu'elle puisse paraître, reste une piste incontournable pour éviter des éventuelles embuscades tendues par les « bohkoharamistes » sur leur chemin d'exil. Bien que les mêmes menaces d'attaques meurtrières pèsent sur les zones montagneuses du Cameroun, la présence militaire et les dispositifs sécuritaires (haie de pierres, pierres gardiennes et protectrices) hérités des périodes de conquête garantissent aux usagers des pistes montagneuses, une ferme assurance en matière de sécurité.

Les flux migratoires successifs s'accompagnent par l'occupation soudaine des bâtiments publics, notamment les établissements scolaires où ils sont abrités avant toute prise en charge par les autorités locales ou le HCR. Les sites spontanés ainsi mis sur pied sont managés par les autorités traditionnelles qui offrent des services bénévoles à tous ce qui sont dans le besoin, une sorte de

premier secours en absence des institutions agréées. Au moins deux sites de transit regorgent chacun plus de 5000 âmes, mais la recrudescence des attaques meurtrières de Gamburu, a poussé le HCR à fermer le site de réfugiés de Fotokol et de dépêcher des locataires au camp de Minawao pour leur prise en charge systématique. Les principaux sites de transit des réfugiés sont localisés dans les arrondissements de Mayo Moskota et de Kousseri en raison de la continuité des conflits entre les forces armées de la coalition et les éléments de Boko Haram. Selon le rapport présenté par l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) sur les déplacements dans la région de l'Extrême-Nord (2019), la région accueille environ 79787 réfugiés hors camps vivant dans 253 localités.

2.3. Les Monts-Mandara et leurs rôles en contexte humanitaire (2013-2021)

2.3.1. Les Monts-Mandara : un abri temporaire et risqué pour les réfugiés

Le déplacement progressif des activités meurtrières de Boko Haram du Nigéria vers le Cameroun, la réduction en cendres des villages implantés de l'un ou de l'autre rive de la chaîne montagneuse indiquant les frontières naturelles (SOURNA LOUMTOUAN, 2014) entre ces deux pays, ont contraint des populations aux déplacements forcés. Craignant les persécutions des affidés de la secte islamiste armés et motorisés, des milliers de survivants ont déserté leur résidence habituelle des piedmonts pour se réfugier sur des montagnes. Attrayants, les Monts-Mandara, zone propice à la protection en raison de leur configuration, sont envahis par les émigrés. Constitué en bloc continu de pierres s'étirant sur plusieurs centaines de kilomètres, ce relief montagneux offre un couvert spécifique permettant aux fuyards de s'abriter. Les roches juxtaposées, les unes au-dessus des autres, servent des boucliers et des cachettes inaccessibles pour des insurgés perpétrant leurs coups à moto. Sur des collines ayant résisté aux affres terroristes et dans de petites villes hébergeant des unités de l'armée en détachement, sont créés spontanément des sites de transit, reconnus ou non par le gouvernement, le HCR et ses ONG d'exécution. Les familles ne sont pas épargnées, car, la proximité géographique, culturelle et filiale ont permis que de nombreux déplacés nigériens aient opté pour un asile en terres camerounaises, alors qu'ils sont eux-mêmes menacés. Dans les faits, c'est dans ces régions montagneuses que les premiers secours sont offerts aux réfugiés par des villageois avant l'intervention des solidarités formelles apportées conduites par le HCR. Cette assistance consiste à sécuriser les déplacés en les préparant aux épreuves dans un contexte de méfiance généralisée, compte tenu du fait que, dans les zones d'accueil tout comme celle du départ, les extrémistes du Boko Haram font de victimes. Face à la recrudescence des

assauts barbares dans plusieurs villes camerounaises dans lesquelles ils ont trouvé refuge, des milliers d'émigrés nigériens ont continué leur exil vers Maroua, chef-lieu de la région en crise. Les violences orchestrées et la défaite infligée aux hommes en tenue lors des invasions destructrices des islamistes motivent ce départ massif des principales lignes de collisions armées vers des zones encore plus sécurisées.

Bien qu'assaillies et affligées par les affres des intrusions incendiaires, les cités bâties sur des pentes rocheuses sont une cachette de prédilection pour les réfugiés, déplacés internes et les autochtones. Au regard de l'analyse des données collectées sur le terrain, l'option pour un exil en montagne est soutenable pour trois raisons. D'abord, la ville de Maroua où accourent les migrants réfugiés est elle-même victime des attentats terroristes souvent attribués à la secte islamiste Boko-Haram. La multiplication de tels actes dans plusieurs autres villes témoigne de la fragilité sécuritaire qui les caractérise, aboutissant à la fuite en avant des émigrés qui ne se sentent pas suffisamment protégés. Par ailleurs, le camp de Minawao² lui-même est menacé. La vigilance des chefs de bloc avec la collaboration des acteurs engagés dans la protection humanitaire a permis que soient extirpées des personnes inopportunes, dissimulées sous le statut de réfugié. Entre temps, le HCR fait face à la gestion du camp surpeuplé. Selon le leader de la communauté des réfugiés rencontré à Assighassia, « on ne sait plus où aller. Ils tuent ici et on nous repousse de l'intérieur ». Certaines familles, dépassées par le cours des événements sur le terrain s'en remettent à Dieu. Pour les fidèles chrétiens et musulmans déplacés, seul l'au-delà peut les protéger », car, « les terroristes attaquent déjà Maroua, et les autorités les renvoient au grand camp de Minawao. Pour mieux maîtriser le déplacement et maintenir la stabilité dans la région, un nombre important de migrants furent reçus aux frontières où leurs dossiers ont été étudiés avant le transfèrement effectif de tous les requérants éligibles dans le camp de réfugiés (Mahamat MBARKOTOU, 2016).

Pour les immigrés nigériens, l'option d'un asile en terre montagneuse n'est pas un choix délibéré. Il s'est agi davantage pour eux de suivre d'abord le mouvement implémenté par les populations d'accueil qui, tous les soirs se retrouvent hors de chez elles pour échapper à la furie des islamistes qui font des victimes inopinément et nuitamment. Ne maîtrisant pas encore leur environnement

² Situé dans l'Extrême-Nord au Cameroun, le camp de réfugié de Minawao, ouvert depuis 02 juillet 2013 pour répondre à l'afflux massif des réfugiés nigériens vers le Cameroun, compte 67494âmes. Situé à 70 Km de la frontière où les attentats et les crépitements des armes sont fréquents, il est le seul camp où officient les agences onusiennes (HCR), les agences gouvernementales et les ONG. Couvrant une superficie de 623 hectares, il est l'unique camp qui accueille les réfugiés nigériens, ce qui explique son explosion démographique actuelle et l'installion des mlliers d'autres réfugiés hors des camps.

d'accueil, ces populations ayant fui des zones instables de leur pays, se trouvent contraintes de s'adapter et d'adopter les pratiques qui ont cours dans les communautés hôtes, surtout que celles-ci, réussissent parfois à résister face aux attaques de l'ennemi. Selon un réfugié enquêté au camp de Minawao, « il fallait passer par des pistes en brousse ou entre les montagnes pour atteindre le Cameroun. Dès notre arrivée dans les premiers villages situés en bas des montagnes, nous nous sommes pliés à leur sagesse en montant avec eux sur des montagnes pour nous cacher, surtout si les membres du comité de vigilance avertissaient une éventuelle attaque. A vrai dire, on se sentait sécurisé et protégé sous les pierres à l'abri des regards des gens malveillants ». Selon le surveillant général du collège d'enseignement général de Zlévet, « l'établissement est vidé et ceux qui sont présents au poste ne dorment chez eux. Population autochtone, déplacés internes, immigrés nigériens utilisent les montagnes comme un bouclier. Malgré la présence des éléments de la Brigade d'Intervention Rapide (BIR) de l'Etat, les montagnes qui nous entourent sont restés les moyens les plus efficaces et rassurants pour se protéger contre les extrémistes de Boko Haram. » Au regard de ces déclarations, on peut déduire que les montagnes sont au centre de la protection à la fois des migrants à la recherche d'un asile et des fonctionnaires en service dans cette localité. Or, cette situation se présente de la même manière dans tous les villages montagneux affecté par la crise.

Bien que bons nombres de migrants semblent ne pas maîtriser les contours de ces montagnes considérées risquées à première vue, les étrangers immigrés, dans leur élan d'acquisition de nouveaux codes et valeurs des communautés d'accueil s'adaptent et apprennent à circuler dans les montagnes desquels sont prélevés des aliments et du bois de chauffage. Si à leur arrivée, les immigrés semblaient être réticents quant à l'importance de fuir les maisons pour s'installer sur des montagnes, ils ont compris au bout d'un certain temps le rôle indéfectible des montagnes dans leur protection et celle des autres. Car, loin d'avoir une unanimité sur la question, un nombre important des personnes interrogées au camp de Minawao et ayant transité par les monts Mandrara reconnaissent que ce relief leur a permis d'échapper au contrôle des affidés et de recevoir les premiers soutiens des autochtones et de l'administration camerounaise avant qu'ils ne soient redéployés dans le camp. Bref, dans une posture « paternaliste », les monts Mandara, exercent un pouvoir de « tutelle » en garantissant aux réfugiés le droit à la vie et à l'asile. Gardés de nuits comme de jours par les forces armées de la coalition, les réfugiés tout comme les autochtones sont sur le qui-vive, les « boko haramistes » procédant par des raids spontanées et criminelles.

Renseignés régulièrement par les éléments du comité de vigilance qui patrouillent en restant de temps à autre au sommet de ces mêmes montagnes afin de scruter les mouvements et détecter les indices des ennemis motorisés, les populations, dans leurs stratégies sécuritaires, sont toujours sur le qui-vive. Par ce moyen, ces migrants se mettent à l'abri et écartent les risques de tomber dans les embuscades des terroristes qui détruisent des maisons par les incendies en procédant aussi aux kidnappings des jeunes gens pour être enrôlés dans leur milice. L'insaisissabilité du temps et de l'espace d'intrusion des extrémistes crée des ambiguïtés dans les esprits, faisant des montagnes les seuls lieux confiants et sécurisés pour les habitants et les réfugiés.

3. Discussion

Au-delà de l'aspect humanitaire, les monts Mandara sont utilisés aujourd'hui dans ce contexte de crise sécuritaire par plusieurs acteurs. En dehors des immigrés étrangers et les populations locales, y sont présents les forces de maintien de l'ordre mais aussi les extrémistes avides de connaître la position des villages environnant pour éviter de tomber entre les mains de l'armée. Ainsi, les monts Mandara, outre la protection humanitaire, sont utilisés comme un espace stratégique de résistance et de contre-offensive des forces en présence.

3.1 Les montagnes : lieux de résistance contre le Boko Haram

Caillouteux et difficile d'accès, les monts Mandara sont des zones inhabitables et des endroits risqués vus de loin. Réputées pour leur dangerosité, les montagnes sont les repères des bandits ruraux communément appelés « zarguinass » ou coupeurs de route (Saïbou Issa, 2004). Depuis la crise économique des années 1990, toutes les régions septentrionales du Cameroun font face au banditisme de grand chemin. De vastes espaces inhabités (la savane, les nids asséchés des rivières et les montagnes-frontières) se sont transformés en sanctuaires pour des bandits armés, pourchassés d'une région à une autre.

Cependant, les monts Mandara, au regard de son rôle dans l'histoire des peuples riverains, sont des lieux de résistance inouïe contre des envahisseurs. En se rapportant aux contextes d'islamisation et de colonisation européenne, les montagnes aux altitudes et configurations variées ont permis aux montagnards non seulement de se sauver des griffes des chevaliers peuls, mais aussi de les combattre farouchement (ALAWADI ZELAO, 2017). Ces montagnes sont au centre de l'organisation sociale et jouent des rôles déterminants dans le processus de développement des peuples considérés. Chez les Fali, Bana, Kapsiki, Mafa, Moufou, Mandara etc., les montagnes portent les indices de résistance encore exploités de nos jours durant la guerre asymétrique imposée

par la secte islamique Boko Haram. Si on s'en tient aux propos des populations autochtones, le caractère sacralisant et personnifiant permet aux montagnes d'émettre des forces supra naturelles, et de ce fait, agissent positivement en exauçant aux vœux des riverains en danger. « On n'avait jamais gagné une bataille sur ces montagnes depuis nos ancêtres. Les éléments du groupe Boko Haram, réussissent à nous attaquer et nous tuer ici en bas. Malgré leurs armes, nous ne les craignons pas lorsque nous sommes sur les montagnes. Nous avons neutralisé certains par nos mains, juste en utilisant ce qui est du naturel que nos parents nous ont légués » affirme un chef à Tourou. Dans une bourgade de Koza, un vieillard s'est confié à nous en ces termes : « moi, je ne quitterai pas d'ici. Ces montagnes ont des forces naturelles pour repousser l'ennemi. Nos enfants ont négligé la puissance de la nature et ignorent celle qui est dans les montagnes. Ici, nous sommes chez nous et au temps de nos ancêtres, rien n'était facilement gagné. Nos tombes et nos « dieux » sont logés là-dedans et nous triompherons. »

Tout en accueillant et protégeant les réfugiés nigériens, et ce malgré la violence des menaces provoquant une montée dispersée des gens sur des montagnes, certains endroits restent interdits aux étrangers. Par l'aide des guides, les immigrants sont interdits de passer par des endroits considérés secrets par les chefs de montagne. Dans ce contexte, ils sont les seuls à autoriser tout passage et à présenter aux ancêtres les personnes qui viennent "d'ailleurs", toute chose qui facilite la sécurisation des migrants sur un terrain qu'ils ne maîtrisent pas. En fait, immigrants, déplacés internes et autochtones croient aux forces supranaturelles des montagnes, et vont se cacher dans les grottes historiques à l'intérieur desquels furent retranchés les aïeux pour échapper à l'islamisation et aux raids esclavagistes. Chez les Mada de Tazang, note GIGLA GARAKCHEM (2017), la montagne gon gon « fait en réalité référence à une grotte, la plus importante du village, qui donne son nom au massif qui l'abrite. En cas d'agression, toute la communauté s'y réfugiait. D'après nos informateurs, l'intérieur de la grotte est suffisamment spacieux et aménagé pour accueillir les habitants. En outre, une panthère totémique veille à l'entrée et en interdit l'accès à tout étranger. » Loin d'être une mythologie, les faits ainsi rapportés ne sont pas une spécificité de ce seul village. Plusieurs autres se servent de ces cavernes pour se cacher et se protéger contre les attaques intempestives de Boko Haram, malgré qu'ils ne soient pas capables de leur opposer une ferme résistance.

En plus des montagnes qui jouent en faveur de la protection des autochtones et des migrants forcés venus du Nigéria voisin, les communautés montagnardes ont mis sur pied des comités locaux de

vigilance. Constitués pour la plupart de jeunes gens recrutés en raison de leur bravoure et de la maîtrise de l'environnement montagneux, les corps communautaires de sécurité ont pour rôles de prendre des renseignements, de dénoncer des situations suspectes et d'informer les autorités militaires et administratives. Selon Joseph Vincent NTUNDE EBODE (2017), la prolifération des vigilants (16000) dans la quasi-totalité des villes et villages de l'Extrême-Nord a officiellement pour ambition « d'améliorer la réactivité des autorités et des forces de sécurité » à travers l'efficacité des renseignements. Car, selon le même auteur, l'ancrage communautaire des vigilants « leur parfaite maîtrise de la géographie, de l'histoire, des langues et des cultures locales, font d'eux des partenaires privilégiés de la contre-insurrection pilotée par les services de sécurité camerounais. »

Bref, dire que les montagnes sont des lieux de refuge et de résistance à la fois pour les autochtones, déplacés internes et les réfugiés nigériens, revient à reconnaître les atouts sécuritaires des monts Mandara pour les populations riveraines. Si chaque montagne de la chaîne a une identité et est censée protéger ses propriétaires par invocation des noms des ancêtres, grands guerriers de la lignée, il n'en demeure pas moins que les étrangers eux aussi soient protégés par la même occasion. Il convient alors de préciser que dans le deuxième cas, il s'agit d'une protection par 'procuration'. Les autochtones sont les garants de la protection des réfugiés au sein de leur communauté. Dans ce sens, les réfugiés sont tolérés et acceptés comme des membres de la communauté, et, de ce fait, sont spirituellement considérés comme des natifs des villages. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que certains nigériens immigrés partagent les mêmes cultures avec leurs frères restés du côté du Cameroun. Ils n'ignorent donc pas certaines pratiques même s'ils doivent par mesure de prudence se confier aux maîtres des montagnes qui doivent dans le temps imparti, justifier physiquement et spirituellement la présence des étrangers/frères sur des espaces réservés.

3.2 Les montagnes : zones stratégiques d'attaques et de contre-attaques

Outre ses fonctions de protection et de résistance, les montagnes sont des points stratégiques tant pour l'armée régulière que pour les soldats de la terre. Sur le terrain, les camps opposés évoluent suivant les renseignements collectés par les éclaireurs ou guetteurs. Camouflés derrière de grosses pierres ou dans des grottes naturelles et préhistoriques au sommet ou aux versants des Monts-Mandara, des militaires lourdement armés épient et scrutent délicatement les positions des terroristes. Par cette disposition avant-gardiste, tactique et dissuasive, les forces loyalistes soumettent les membres de Boko Haram à une rude épreuve d'opposition dans leur combat pour

l'islamisation de force et le projet d'expansion de l'État islamique sur le territoire camerounais. La militarisation des montagnes par l'implantation des checkpoints va non seulement mettre en confiance les victimes du terrorisme, mais aussi permettre de dénicher la base arrière des terroristes, de les attaquer efficacement avant qu'ils opèrent dans des villages, cibles des attaques meurtrières à répétition dans l'objectif de les vider de leurs populations (Mahamat MBARKOUTOU, 2015) et étendre leur califat à l'intérieur de la région de l'Extrême-Nord.

Œuvrant en collaboration étroite avec les milices, les éléments du comité de vigilance, tout en étant intégrés au sein de leur communauté, exploitent eux-aussi l'architecture montagnaise pour patrouiller et repousser les gangsters martyrisés par des psychotropes, prêts à sacrifier des vies humaines. Au regard de l'imbroglio de méthodes, techniques de combats, modes opératoires et des diversions utilisées par les assaillants, combinés ou non, les espaces situés en hauteur revêtent un intérêt déterminant à la fois pour les armées coalisées et les indics locaux (Mahamat MBARKOTOU, 2016). Attaques rapides par surprise, retrait rapide après avoir fait des victimes, attentats aux mines, embuscades sont des stratégies d'une guerre non conventionnelle qui place les montagnes au centre de tous les enjeux (Seignobos, 2014). Les monts Mandara, loin d'être neutres dans cette guerre, servent ou desservent des acteurs antagonistes en situation permanente de violences impétueuses. Selon les soldats, les montagnes jouent un rôle trouble, elles dissimulent les ennemis en même temps qu'elles leur permettent de les repérer rapidement. Certains parmi-eux qualifient cette guerre de « guerre des montagnes » ; leur maîtrise permet aux uns et aux autres de prendre le dessus sur les adversaires.

En outre, les rebelles, en multipliant des diversions aux fronts, embarrassent leurs adversaires, trompent leur vigilance et contournent les montagnes afin de saccager et incendier leurs postes de commandement situés loin des lignes de tensions. Ces débordements sont récurrents et sont imputables au relief qui dissimule la position et les actions envisagées par l'adversaire. Des brigades de gendarmerie, des postes de police, des bases-arrière des forces coalisées ou multinationales ont été embrasés, les armureries cambriolées et les soldats tués ou enlevés. À l'état actuel des choses, les monts Mandara constituent un sanctuaire pour de nombreux acteurs (Christian SEIGNOBOS, 2015) d'abord aux terroristes qui se sont servis des montagnes comme des points de refuge et de positionnement tactique, ensuite aux forces armées républicaines et enfin aux réfugiés nigériens et déplacés internes fuyant les violences des Boko-Haram. Ils y évoluent donc par évitement. Fort de la présence des postes avancés de l'armée, les victimes de terrorisme

et les déplacés internes se sentent en sécurité bien que des bombardements et les crépitements des armes continuent à faire des victimes.

Conclusion

Au terme de notre réflexion sur le rôle des Monts-Mandara dans la protection et l'assistance humanitaire aux victimes du terrorisme qui s'y sont exilées, deux résultats retiennent notre attention. L'option pour un asile en terre montagnaise trouve son fondement dans l'histoire des peuples. Une certaine sociohistoire a permis de construire les liens insécables entre peuples et montagnes. Les Monts-Mandara constituent des refuges naturels dont se sont servies des générations successives afin de se prémunir de l'insécurité ambiante. Inspirés par le passé proche ou lointain, les émigrés nigériens se sont joints aux montagnards camerounais qui leur ont réservé des soutiens. La sanctuarisation des Monts-Mandara par les combattants de l'un ou de l'autre camp les place au centre du conflit. Ils sont sollicités alors pour leur dimension stratégique. L'inefficacité des forces armées de la coalition, les attaques improvisées des insurgés et la foi au caractère sacré et mythique des Monts-Mandara font d'eux des lieux d'asile sûr. Face à la longue période et la complexité des combats sur les lignes de front, la question de la durabilité de l'exil dans les montagnes ou le rapatriement vers les villes d'origine constituent une préoccupation tant pour les émigrés que pour le gouvernement qui continue à combattre pour un rétablissement définitif de la paix dans la région.

Références bibliographiques

ALAWADI ZELAO, 2017a, « La montagne comme territoire religieux chez les peuples du Sahel. L'exemple des Zoulgo de Tokombéré (Extrême-Nord Cameroun) ». *Annales de l'université de Moundou/ Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines*, 3 (1) : pp. 163-183, Google Scholar

ALAWADI ZELAO, 2017b, « Autorités traditionnelles et désir d'hégémonie dans le champ politique au Nord-Cameroun », in *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 17(2), consulté le 12 septembre 2019, <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-55939-2>

BALANDIER Georges, 2004, *Sens et puissance : les dynamiques sociales*, Paris, PUF, collection : Quadrige, (1^{ère} éd 1971)

BOUTRAIS Jean, 1970, *La colonisation des plaines par les montagnards au nord du Cameroun Monts Mandara*, Orstom, Paris.

DEUSSOM NOUBISSIE Gabriel., 2004, « Catholicisme - forces politiques au Nord-Cameroun : instruments de transformation sociale : de l'origine au XXe siècle », Thèse de Doctorat/Ph.D. d'Histoire, Université de Ngaoundéré.

FOURNEAU Jean, (1938), « Une tribu païenne du Nord-Cameroun : les Guissiga (Moutouroua), contribution ethnologique », in *Journal de la Société des Africanistes*, 1938, tome 8, fascicule 2, consulté le 12 septembre 2019, https://www.persee.fr/doc/jafr_0037-9166_1938_num_8_2_1658

MBARKOTOU MAHAMAT, (2016), « De l'insécurité à la crise : itinéraire conflictogène des réfugiés, déplacés et retournés aux frontières de l'Extrême-Nord et de l'Est du Cameroun », in *VIGIE, Bulletin d'Analyse Stratégique et Prospective*, EIFORCES, n°4, pp.51-76.

FROELICH Jean-Claude, 1968, *Les montagnards paléonigritiques*, Paris, Editions Berger-Levrault

HALLAIRE Antoinette, 1975, « L'habitat d'une 'montagne-refuge' 'les monts Mandara. » Etudes Scientifiques, (num. spéc.), pp. 17-24

JODELET Denise, 2003, *Les représentations sociales*, Paris, PUF, collection : la sociologie d'aujourd'hui

JUILLERAT Bernard, 1971, « Les bases de l'organisation sociale chez les Mouktélé (Nord-Cameroun) : Structures lignagères et mariage », mémoire de l'Institut d'Ethnologie VIII, Paris.

LEBEUF Annie, 1959, *Les populations du Tchad (Nord du 10ème parallèle)*, Paris, PUF
MARTIN Jean-Yves, 1973, Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun, Paris, Sept. (colloque)

MBARKOUTOU MAHAMAT, (2015), « Expansion de Boko-Haram, dépeuplement des zones frontalières et afflux des réfugiés du terrorisme au Nord-Cameroun », in *Revue pluridisciplinaire de L'École Normale Supérieure de Maroua. Série Lettres et Sciences humaines*, Volume 8 Numéro 15, pp.27-42.

MORIN Serge, 2001, « Progrès, paysage et identité dans les montagnes d'Afrique centrale » In Bart F., Morin S., Salomon J.-N. (éd), *Les montagnes tropicales. Identités, mutations et développement*, Paris, DYMSET, pp.323-353

MOSCOVICI Serge, 1961, *La psychanalyse, son image et son public : étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*, Paris, PUF

NOIRIEL Gérard, 2006, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, Ed. La Découverte, coll. Repères-Histoire

SAÏBOU ISSA, 2004, « L'embuscade sur les routes des abords sud du Lac Tchad », in *Politique africaine*, 2004/2, N° 94, consulté le 12 septembre 2019, <https://doi.org/10.3917/polaf.094.0082>

SEIGNOBOS C., IYEBI-MANDJECK Olivier, 2000, *Atlas de la province de l'extrême nord*, IRD, Paris.

SEIGNOBOS Christian, 2014, « La chasse/pêche aux batraciens : aux origines de la vie des populations du bassin du lac Tchad ? (L'exemple du Diamaré, Cameroun) », in *Anthropozoologica*, 9 (2), consulté le 1^{er} août 2019, <http://dx.doi.org/10.5252/az2014n2a11>

SEIGNOBOS Christian, 2015b, « Boko Haram et le lac Tchad. Extension ou sanctuarisation », in *Afrique Contemporaine* 2015/3(n°255) <https://doi.org/10.3917/afco.255.0093>, pp :93-120

SEIGNOBOS Christian., 1982, *Nord-Cameroun : montagnes et hautes terres*, éd Parenthèses, Marseille

SEIGNOBOS Christian., 2015a, « Boko Haram : innovations guerrières depuis les monts Mandara centraux, cosaquerie motorisées et islamisation forcée », in *Afrique contemporaine*, n °252, pp.149-169, <https://doi.org/10.3917/afco.252.0149>

SEIGNOBOS Christian., 2017, « Boko Haram dans ses sanctuaires des monts Mandara et du lac Tchad », in *Afrique contemporaine*, Ed. De Boerck Dupérieur, 2018/1(N°265), DOI10.3917/afco.2650099, <https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2018-1-page-99-htm>, pp. 99-115

SOURNA LOUMTOUANG Erick., (2014), « Les frontières dans le lac Tchad : une notion ignorée ou contestée? », in *Revue d'histoire de l'Université de Sherbrooke*, vol 4 no 2, consulté le 15 septembre 2019, <http://www.rhus.info/?articles=les-frontieres-dans-le-lac-tchadune-notion-ignoree-ou-contestee>

VAN SANTEN José C.M., 1993, - “They Leave their Jars Behind: The Conversion of Mafa Women to Islam”, VENA publications, Leiden, <https://doi.org/10.1177/097152159500200212>

VOSSART Jean, 1953, « Histoire du sultanat du Mandara, province de l’empire du Bornou », in *Études camerounaises*, 35/36 : 19-52.

Auteurs

¹Enseignant-Chercheur, département de Sociologie, Laboratoire des Sciences de l’Homme et de la Société, Université de Douala, Cameroun, harounaabraham@yahoo.fr

²Enseignant-Chercheur, département d’histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l’Université de Douala, Cameroun, oumarougneboral@yahoo.fr